

Eugène de Mazenod : le milieu familial et ses contrastes

Exposé donné par Bertrand Morard

... Et à vous tous, chers Frères Oblats, je souhaite vous saluer de la part de tous les descendants de Ninette et vous dire un grand merci pour votre accueil dans ce pays ami, aimé des Français.

Pardonnez-moi de ne pas parler votre langue. Eugène de MAZENOD souhaitait être compris de son auditoire... Cette vertu n'a malheureusement pas été transmise par les gènes et comme tout bon Français, j'attends que les autres s'adaptent !

Les "Oblats", c'est une longue histoire familiale. On a, dans ma famille¹, béatifié Charles-Eugène bien avant Paul VI et on l'a canonisé bien avant Jean-Paul II...

Mes premiers souvenirs datent de 1961, au centième anniversaire de sa mort, il y a 50 ans.

J'avais six ans et on m'avait expliqué (ou, plutôt, j'avais compris) qu'il était un grand missionnaire parti au Canada puis pour le Pôle Nord. Cela réveillait en moi toutes sortes de clichés, de hurons, de kayaks, d'igloos, de phoques...

Cela me paraissait bien mieux de partir sur le toit du monde plutôt qu'en Afrique ou en Asie...

J'ai lu Roger BULIARD. C'était passionnant... à l'exception de l'alimentation qui semblait se limiter au poisson cru.

J'habite Aix et les hasards m'ont permis de rencontrer des Oblats, de France et d'ailleurs, qui m'ont fait découvrir un visage de l'Église auprès des plus pauvres.

Frank SANTUCCI est un passionné. Il m'a invité à partager sa passion et à lire la correspondance échangée entre Eugène et sa famille de 1799 à 1861 (près de 600 lettres !).

J'ai découvert à travers cette correspondance un homme fort de ses convictions, un homme audacieux, un homme d'une fidélité inébranlable, un homme d'une grande indulgence, mais aussi un "râleur" ne supportant ni l'imperfection ni la médiocrité, ni le manque d'ambition ni la déloyauté. C'est aussi un homme imprégné par son siècle et par ses origines.

C'est enfin un homme de contrastes permanents.

1. LE CONTRASTE DES REGIMES POLITIQUES

De 1782 à 1861 Eugène de MAZENOD traverse 13 régimes politiques différents de l'Ancien Régime au Second Empire,... ce qui n'est guère commun.

Cet homme va devoir perpétuellement s'adapter, en conservant ses convictions premières, forgées dès l'enfance. Il va devoir parfois composer habilement, mais sans fléchir, avec les régimes qui se succèdent.

¹ Le 8 octobre 2011, Eugénie de MAZENOD-BOISGELIN comptait 611 descendants (conjoints non compris) – Base généalogique Roglo.

2. LE CONTRASTE DES VILLES

Eugène de MAZENOD est né à Aix en Provence, Cours Mirabeau, la plus prestigieuse artère de la capitale de la Provence où sont regroupés les hôtels des parlementaires. Son père fait partie de l'élite de ces parlementaires de la fin de l'Ancien Régime. Il s'agit d'un personnage cultivé, droit et respecté. Sa mère, par sa fortune, permet aux MAZENOD d'envisager l'avenir avec sérénité et l'assurance d'une aisance financière.

Eugène de MAZENOD meurt à Marseille ; ville rivale d'Aix. La rivalité et la jalousie ne sont pas récentes. Elles perdurent encore aujourd'hui. Marseille est une ville grecque. Aix est une cité romaine. Sous l'Ancien Régime, Aix, ville intellectuelle, est la capitale de la Provence. Marseille est une agglomération administrativement secondaire. Son port accueillait les galères du Roi.

Eugène de MAZENOD aura toujours un pied à Aix en Provence, Cours Mirabeau, dans la Chapelle de La Mission et dans l'ancien couvent des Carmélites, et un second dans son diocèse marseillais.

3. LE CONTRASTE DES FAMILLES

Dans un cadre strictement privé, Eugène de MAZENOD va principalement côtoyer trois familles que tout aurait pu opposer :

- Les MAZENOD,
- Les JOANNIS,
- Les BOISGELIN.

L'aristocratie française de l'Ancien Régime était très loin d'être uniforme et homogène. Elle se confondait même souvent avec la roture. D'une manière générale, pour apprécier la qualité d'une famille, on tenait compte de son ancienneté, de ses alliances et de sa fortune.

• LES MAZENOD

Les MAZENOD sont originaires de Saint-Chamond, dans la Loire. Leur filiation est connue depuis 1494. Une branche s'est établie en Provence, à Marseille. Elle s'enrichit dans le négoce (droguerie). Charles de MAZENOD (+ 1680) sera anobli en mai 1653.

Il s'agit d'une famille de noblesse récente.

L'abandon d'une activité commerciale très lucrative au profit de celle plus en vue et plus respectable de parlementaires n'est pas sans poser quelques soucis aux MAZENOD. Charles-Alexandre (le grand-père d'Eugène) a dû acheter 80.000 livres une charge de président qui lui assure un revenu officiel de 1.500 à 1.600 livres annuelles, et qui n'équivaut pas, loin de là, aux bénéfices des drogueries roturières.

Son rang exige, en outre, qu'il fasse grande figure. Les dépenses montent en flèche, tandis que les ressources diminuent de façon très sensible.

Son fils Charles-Antoine et lui vivront toujours au-dessus de leurs moyens et, sous de brillantes apparences, souffriront continuellement de la gêne. Enfin, le sens des affaires s'estompe chez leurs descendants au profit de l'esprit juridique et de la culture.

Ceux-ci géreront mal leur fortune et, pour maintenir leur train de vie, recouvreront à des emprunts malheureux. Les dettes s'accumuleront, et le blason à redorer fera, dans les mariages avec de riches héritières, primer l'intérêt sur le sentiment.

• LES JOANNIS

Les JOANNIS sont originaires de Lambesc, en Provence, à une vingtaine de kilomètres d'Aix où ils sont connus depuis le XVI^{ème} siècle. Ils seront maîtres en pharmacie, apothicaires, médecins. Thomas JOANNIS (1717-1795), le grand-père d'Eugène, est Conseiller du roi, Docteur en médecine, professeur à l'Université royale de médecine de Provence.

Thomas JOANNIS, simple roturier, disposait néanmoins de ressources considérables pour richement doter Marie-Rose. La jeune fiancée reçut en effet en mariage 120.000 livres².

• LES BOISGELIN

Il s'agit d'une très ancienne famille de Bretagne dont la filiation remonte à Geoffroy de BOISGELIN qui fit hommage de sa Vicomté de Pléhédél en 1166. Il avait épousé Sybille de Léon, petite-fille d'Etienne de Blois, Duc de Normandie, Roi d'Angleterre, lui même petit-fils de Guillaume Le Conquérant, Roi d'Angleterre.

En 1771, Jean de Dieu Raymond de BOISGELIN de CUCE sera nommé Archevêque d'Aix en Provence. Il sera créé Cardinal par Pie VII en 1803. Gilles Dominique de BOISGELIN de KERDU (1753-1794), un de ses lointains cousins, l'accompagne dans son expédition aixoise.

Gilles Dominique se marie le 10 octobre 1774 avec une provençale, Adélaïde de LAURENS-PEYROLLES. Le mariage est célébré par Monseigneur de BOISGELIN de CUCE.

Par ce mariage, Gilles Dominique de BOISGELIN fait entrer dans le patrimoine familial celui, considérable, des familles de LAURENS-PEYROLLES et des LAURENS de BRUE.

Gilles Dominique meurt sur l'échafaud le 3 juillet 1794, à Paris.

Six enfants naissent de l'union de Gilles Dominique de BOISGELIN et d'Adélaïde de LAURENS-PEYROLLES. Seul, Armand Natal fera souche. Il épouse le 21 novembre 1808 Charlotte Eugénie Césarie Antoinette Émilie de MAZENOD, dite Ninette, sœur d'Eugène.

4. LE CONTRASTE DE L'ENVIRONNEMENT FAMILIAL

L'enfance d'Eugène se déroule principalement à Aix en Provence entre le Cours Mirabeau et la rue Papassaudi.

² On estime, à la fin du XVIII^{ème} siècle, que 39% des revenus étaient inférieurs à une livre par jour. Un domestique dispose de 100 livres par an. Un commerçant ou un artisan dispose de 500 à 600 livres par an. En 1781, 10% de la population dispose de plus de 1.800 livres par an.

La dot de la jeune fiancée correspond à plus de 1.200 années du revenu d'un ouvrier et à 240 ans d'un revenu moyen.

Sur 133 épouses de parlementaires du XVIII^{ème} siècle, à Aix, 15 ont apporté plus de 120.000 livres de dot. La moitié des dots étaient inférieures à 50.000-60.000 livres.

La Provence des Lumières – Les Parlementaires d'Aix au XVIII^{ème} siècle - Monique CUBELLS – Maloine Ed. 1984.

Il y vit entouré de ses parents, d'Eugénie (Ninette), sa sœur, des MAZENOD (Charles-Alexandre, son grand-père, mort en 1794, Charles-André, Chanoine d'Aix et Vicaire Général de Marseille, mort en 1795, Charles-Fortuné, son oncle qui deviendra Évêque de Marseille, Charles-Louis, son oncle, Contre-Amiral, décédé en 1835) et des JOANNIS (Catherine Élisabeth BONNET-JOANNIS, sa grand-mère maternelle, morte en 1811, Élisabeth JOANNIS, la sœur de sa mère, épouse en 1784 d'Henri DEDONS, Marquis de Pierrefeu, et leur fils Émile).

Il s'agit d'une vie d'aisance dans le milieu privilégié des parlementaires aixois, favorisée par la fortune JOANNIS. La période révolutionnaire met un terme à cet heureux temps. La famille gagnera Nice, Turin, Venise, Naples puis Palerme, fuyant l'avancée des armées françaises.

En 1795, Madame de MAZENOD et Ninette regagnent la France. Autour d'Eugène, le cercle familial se réduit à son père, ses oncles et son grand-oncle. Il s'agit d'un environnement purement masculin.

La vie, entre hommes, à Palerme, n'est pas sans attrait pour Eugène. De loin, Ninette lui fait reproche de la vie mondaine qu'il mène. LEFLON cite un courrier qu'elle adresse à son frère, le 26 octobre 1801 :

D'après ce que vous et votre ami écrivez sur la manière dont vous passez votre temps, il me paraît, mon cher, que vous ne vous amusez pas mal... Ne craignez-vous point de mener une vie trop dissipée ? Vous étiez autrefois fort pieux ; vous ne vouliez pas donner la main aux dames, excepté aux vieilles.

Mais l'environnement féminin de sa famille fait défaut. Il écrit le 27 novembre 1801 à Ninette :

Croyez, ma chère petite sœur, que je n'aurai pas de plus grand plaisir que de vous serrer contre mon cœur !

...

Je t'aime comme moi-même. Lorsque tu auras fait connaissance avec moi, tu m'aimeras de même, j'en suis plus que persuadé, et nous ferons ensemble le bonheur de la plus tendre des mères.

1802 marque le retour d'Eugène. L'environnement masculin lui manque déjà. Il écrit le 12 octobre à son père resté à Palerme :

Je cherche de me distraire, mais cela ne me réussit pas. Mon cher papa, mes bons oncles, quelle privation de ne plus être avec vous autres !

... Que je suis malheureux ! Mes larmes mouillent le papier et m'empêchent d'écrire.

Eugène va désormais vivre entouré de femmes. Sa mère, sa grand-mère, sa tante, sa sœur... Il écrit à son père le 5 novembre 1802 :

... Quant à ma sœur, je ne l'aurais pas reconnue ; elle a grandi, engraisé, et grossi vous savez bien où ; elle a un excellent caractère, n'est pas précisément jolie, mais elle a une physionomie de bonté qui prévient en sa faveur ; elle est fort gaie, quoiqu'elle ne s'égaie pas beaucoup.

Tout n'est pas rose parmi ces femmes. Eugène et Ninette, comme tous frères et sœurs, se disputent... et se réconcilient. Il écrit ainsi à son père le 22 janvier 1803 :

Alors, impatienté de son opiniâtreté, je lui disais qu'elle était une imbécile, cela est vrai. Elle ne l'est pas cependant, car elle a assez d'esprit ; il lui manque pourtant beaucoup d'instruction.

J'espère qu'enfin elle se persuadera qu'il ne suffit pas à une femme bien née de savoir coudre. Je lui désirerais aussi des sentiments nobles ; si elle était plus docile, ce serait un bon enfant.

5. LE CONTRASTE DE LA SIMPLICITE ET DE L'AMBITION

Après les années de séminaire et son ordination (21 décembre 1811). Eugène de MAZENOD revient à Aix à l'automne 1812. Il s'installe chez sa mère, rue Papassaudi, désireux de se consacrer aux pauvres et aux jeunes.

Cette proximité, cette simplicité, sera toujours la raison d'être d'Eugène. Il la conservera plus tard à l'Évêché de Marseille où sa porte était ouverte à tous, tous les matins.

On est loin des ambitions qu'Eugène nourrissait quelques années plus tôt pour lui-même !

De retour à Aix on se soucie de le marier. Plusieurs partis se présentent. Il écrit à son père resté à Palerme, le 18 janvier 1805 :

Hier au soir, quelqu'un vint officiellement parler à ma mère, pour savoir si je n'avais pas l'intention de me marier ; qu'il était question d'une demoiselle remplie de bonnes qualités, etc...

...Jugez comme tout cela me convenait : 40 000 francs à moi qui en veux au moins 150 000 francs.

... S'il ne se présente jamais d'autres marchés que de pareils à celui-là, j'ai tout peur de mourir puceau.

Eugène est également ambitieux pour sa sœur Ninette qu'il veut dignement et honnêtement marier. Monsieur de GRAS est l'un des prétendants. Le 26 avril 1805, il rend compte à son père de l'évolution des négociations :

Je suis tellement courroucé que je donnerais volontiers dix mille francs de ce qui me revient pour qu'on choisît un autre sujet, et que même dans le cas où il voulût revenir, on pût le refuser net. Je sens que dans aucune circonstance je ne verrai cet homme-là avec plaisir.

...Je reviens donc à dire que cet homme-là est un sot et un drôle, qui n'a pas les premières notions de l'honnêteté et de la délicatesse que l'on doit mettre dans toutes les actions de la vie, mais surtout dans une affaire aussi délicate.

Plus tard, la perspective du mariage avec le Marquis de BOISGELIN, qui bénéficie d'une excellente réputation dans la bonne société aixoise, réjouit profondément Eugène. Il craignait en effet que, toujours à la recherche d'un riche parti, sa mère, ne donne Eugénie à un homme dont la richesse aurait été la seule qualité.

A l'approche du mariage, Eugène adresse plusieurs lettres à sa sœur, lui donnant quelques conseils sur le mariage, sur la manière de vivre en jeune épouse. Par exemple il lui demande de ne pas aller danser et de ne pas organiser de bals dans les salons de l'hôtel de BOISGELIN, Place des Quatre Dauphins, prétextant "que l'on n'avait jamais vu la Sainte Vierge aller aux bals à Nazareth" !

Eugène est également ambitieux pour l'Oncle Fortuné. Il écrit à son père le 26 novembre 1802 :

Ce qu'il y a de certain pour Fortuné, c'est que l'Archevêque l'a nommé chanoine ; il est sur la liste qu'on a envoyé à Paris. On assure qu'ils auront pour le moins mille francs par an, ce qui est beaucoup plus que suffisant pour vivre.

... Ainsi vous voyez que cela mérite d'être mûrement examiné et pesé.

Il poursuit, le 26 avril 1805 (lettre adressée à son père) :

J'embrasserai Fortuné sur les deux joues, en attendant de lui baiser respectueusement l'anneau, car, quoi qu'il en dise, je veux le faire évêque.

Eugène est également ambitieux pour son cousin Émile DEDONS de PIERREFEU pour lequel il manifeste un évident mépris... Il écrit à son père, le 16 février 1803 :

Émile est la plus grosse bête que la terre ait portée. Il n'a pas une idée à lui ; il répète toujours ce que dit sa mère et il ne sera jamais qu'un pauvre sot. Il est hargneux, malin, égoïste, avare. Il a la semence de beaucoup de vices.

En 1812 c'est Eugène qui lui trouve une femme riche et fait toutes les démarches en vue du contrat de mariage. Son opinion sur son cousin a alors radicalement changé car, en proposant Émile aux DEMANDOLX, il le présente comme un :

Jeune homme de qualité, ayant de 9 à 10 mille livres de rente, ne devant pas un sol, rangé comme un papier de musique, bien fait de sa personne et, par dessus tout cela, se conduisant bien et ayant les meilleurs principes de religion et de probité.

Quel bouleversement ! Que ne ferait-on pas pour un proche parent !

6. LE CONTRASTE DU DETACHEMENT ET DU GESTIONNAIRE

Marie Rose JOANNIS gère, depuis son retour d'exil, la fortune familiale, tant JOANNIS que MAZENOD. Elle est une maîtresse femme, habile dans sa gestion ; habileté qui s'oppose à la parfaite incompétence des MAZENOD.

On dit la famille ruinée à son retour d'exil... Quelle belle ruine que beaucoup souhaiteraient partager aujourd'hui ! ...

Eugène reprend les affaires en mains. Le 26 novembre 1802, il écrit à son père :

Notre maison à Aix est louée à diverses personnes ; maman s'est réservé un appartement pour l'abbé. Ma grand-mère a sauvé quelques meubles avec grande difficulté et même avec beaucoup de désagrément, car les domestiques la traitèrent comme une voleuse. Elle parvint cependant à sauver toute votre bibliothèque, les fauteuils de la chambre de maman et quelques-uns du salon. Ceux de votre cabinet ainsi que tous les meubles précieux avaient été vendus par Maire, du vivant de mon grand-père, pour quelques assignats.

On vendit aussi de la vaisselle et des couverts d'argent tout neufs de mon grand-oncle, qui étaient cachés dans la cave.

... Il y avait un grand gaspillage dans notre maison ; nous sommes bien heureux que les murs y soient restés. Quant à Saint-Laurent, autre espèce de gaspillage. Tous les meubles ont été vendus ; on aurait pu en sauver une grande partie...

Très attaché aux biens du monde (sa terre de Saint Laurent, son hôtel d'Aix,...), Eugène s'en éloigne. Il écrit à sa mère, le 29 mai 1809 :

Je suis très sensible aux marques de confiance que vous me donnez à l'occasion des propositions qu'on vous fait pour la maison située sur le Cours ; ... le Seigneur m'a fait la grâce de m'appeler à son service, de me détacher tellement de tous les biens de la terre, qu'il m'est aussi égal d'avoir une mesure qu'un hôtel ; j'aurais jadis éprouvé quelque chagrin de voir sortir de nos mains la maison paternelle, dans laquelle j'avais vu le jour pour la première fois, ... aujourd'hui cela m'est

égal et je ne tiens pas plus à ce tas de pierres qu'à la terre même de Saint-Laurent que je voudrais que vous eussiez déjà vendue.

Eugène reste néanmoins un homme d'argent, économe et calculateur, habilement secondé par les Pères TEMPIER, COURTES ou DUPUY.

Bien que ruiné, il achète ! :

- Le Couvent des Carmélites d'Aix, dès 1815 ;
- Notre Dame de L'Osier en 1834 ;
- Notre Dame de Lumières, en décembre 1836...

et bien d'autres encore, dont l'hôtel de BOISGELIN, racheté à l'issue d'une procédure et offert comme cadeau de mariage à Eugène de BOISGELIN, son neveu, en 1847.

Il dirige son diocèse, sa congrégation... et sa famille.

Eugène apprécie toutes les qualités de son beau frère Armand Natal de BOISGELIN. Toutefois il lui reproche de ne pas savoir gérer le domaine de Saint Martin. Aussi décide-t-il de prendre les choses en mains.

Le Marquis semble d'ailleurs en être très heureux car il déteste s'occuper des questions de plantations, de moissons et de vente des récoltes.

A plusieurs reprises, au détour des lettres familiales, nous voyons Eugène se soucier de la propriété (plantations, réparations,...).

A deux reprises, au moins, il demande à Alexandre DUPUY de venir à Saint Martin pour juger sur pièces et organiser les fermages. Alexandre DUPUY, prêtre et ancien Oblat, gestionnaire remarquable, est l'homme de confiance d'Eugène pour les questions matérielles.

7. LE CONTRASTE DU PASTEUR ET DU PATRIACHE FAMILIAL

Eugène est intimement lié à sa congrégation. Eugène marque son diocèse de Marseille d'une profonde empreinte. C'est un meneur et un bâtisseur. De 1837 à 1861, une quarantaine d'églises sont construites à Marseille, agrandies ou réparées. Il entreprend la construction de La Major et de Notre Dame de La Garde.

Lors d'une rencontre de la famille et des Oblats, le 20 juillet 2008 à Saint Martin des Pallières, Bernard DULLIER rappelait qu'Eugène restait cependant très proche de sa sœur. Les petites chamailleries entre eux n'empêchent en rien la grande affection qu'ils ont l'un pour l'autre. Loin de s'effacer au fil du temps, cette affection se resserrera au long des années, au rythme des joies et des peines familiales.

Il apprécie également beaucoup les qualités morales et humaines de son beau-frère et, peu à peu, une grande amitié unira les deux hommes. Tout au plus, Eugène regrette-t-il qu'Armand ne soit pas un bon gestionnaire et qu'il ne s'y entende guère pour faire fructifier le domaine de Saint Martin.

Eugène est toujours présent dans le cercle familial. Il adore ses neveux et nièces (dont il a payé les études !) et il se sent très à l'aise avec les cinq enfants qui naîtront de ce mariage :

- Nathalie morte en 1829 ;

- Caroline morte en 1825 à Paris dans les bras de son oncle Eugène ;
- Louis, Jésuite, mort en 1842 ;
- Césarie (1818-1909) ;
- et Eugène (1821-1905) qui épouse Angélique SALLONY dans la chapelle d'Eugène le 25 novembre 1847. Eugène de BOISGELIN aimait profondément son oncle et fut présent à sa mort, à ses funérailles et au transfert des restes à la nouvelle cathédrale de Marseille le 7 mai 1897.

Il est là plus particulièrement présent au moment des deuils. Ainsi lors de la maladie et du décès, le 14 novembre 1829, de Nathalie, âgée de 19 ans, Eugène de Mazenod fait un long séjour à Saint Martin. Il reste là pour accompagner sa sœur et son beau-frère. Il les soutient, les console. Lui-même est très affecté par ce décès. Armand Natal écrira à sa famille qu'Eugène a accompli alors "*un vrai ministère d'ange consolateur*".

Au décès de Caroline, il écrit à sa mère (28 juin 1825) :

J'ai l'intime conviction que notre ange n'avait jamais offensé Dieu même véniellement, et Dieu a permis que pendant sa longue maladie elle ait acquis les mérites d'une longue vie par la patience héroïque avec laquelle elle endurait tous ses maux.

Elle a toujours parlé du ciel et du bonheur de posséder Dieu avec la simplicité et l'assurance d'un enfant qui rentre dans sa maison avec joie pour s'y reposer dans le sein de son Père. Point d'agonie, pas la moindre horreur de la mort ; au contraire, cette pensée ne lui présentant qu'une idée riante, puisque avec une conception au-dessus de son âge elle l'envisageait comme le commencement de son vrai bonheur, elle en parlait avec calme et de bon cœur.

... Armons-nous donc de force et de courage, chère et bonne maman. Ranimons notre foi, et foulant aux pieds la nature, remercions Dieu d'avoir choisi dans notre sang une âme privilégiée, une ange qui, déjà entrée en possession de sa gloire, le louera éternellement et sera notre avocate dans nos besoins.

Eugène a manifestement un faible pour son neveu Eugène de BOISGELIN. Il "arrange" son mariage. Il écrit à sa mère le 7 avril 1842 (alors qu'il pressent une union bénéfique) :

Il n'y a rien de si désagréable d'être éloignés les uns des autres, quand on a des affaires de famille très essentielles à traiter.

... Ce sont des choses qui doivent être traitées en famille. Nous ne vivons que pour nos enfants. Je ne suis ni mère ni grand-mère mais je trouve dans mon cœur d'oncle des sentiments plus que paternels, et je ne reculerai devant aucun sacrifice, lorsqu'il s'agira d'assurer le bonheur et le bien-être de mon neveu et de ma nièce, qui méritent tant l'un que l'autre tout notre intérêt.

Eugène est présent... Presque trop ! Il devient parfois encombrant ! Il n'y a pas une semaine que son neveu est marié qu'il écrit à Angélique, la jeune épouse, âgée de 17 ans :

Décidément, ma chère Angélique, vous voulez faire des jaloux. Voilà trois lettres, à ma connaissance, écrites à vos anciens parents, et pas une pour la nouvelle famille qui vous a adoptée avec tant de bonheur. Cela est-il bien juste ? Eh bien, moi qui suis le vieux de la bande, je romprai le silence pour vous en faire un reproche amical, dont monsieur votre mari voudra bien en bon époux prendre sa part, puisqu'il n'a pas été, du moins pour moi, plus aimable que vous.

... Voilà bien des détails, ma chère Angélique. Que de choses vous auriez eu à me dire à votre tour, si vous preniez note de toutes les belles choses que vous voyez dans vos courses avec Eugène. C'est une bonne méthode, en voyageant, d'écrire les impressions que l'on éprouve à la vue des objets divers que l'on admire.

Adieu, ma chère Angélique. Je vous embrasse tendrement, ainsi que votre mari, que j'aime quand même.

Eugène de MAZENOD est présent à tous les événements familiaux, même lorsque ses devoirs d'évêque et de supérieur général lui laissent peu de temps. Il vient à Saint Martin pour les baptêmes ou pour les premières communions.

En septembre 1859 Eugène vient séjourner à Saint Martin. Il fait une partie du voyage à cheval. Il a alors 76 ans !

Seul son neveu Eugène est là avec sa femme et ses enfants que Monseigneur de MAZENOD a tous baptisés.

Il participe à la messe paroissiale dominicale où il prêche. Mais il semble un peu désabusé :

J'ai fait le prône ce matin à la messe du dimanche. A vêpres, j'ai adressé quelques paroles d'édification aux femmes présentes. Ce matin, les hommes sont venus, à ce qu'on dit, en assez grand nombre à la messe à cause de moi, pour voir de près un évêque m'a dit le maire. Ce n'est pas l'usage ici de se mettre en peine à la messe. Les hommes préfèrent le cabaret.

C'est son dernier séjour à Saint Martin, ce lieu qui lui était pourtant si cher, où il pouvait se reposer et vivre sereinement quelques jours chaque année avec sa famille. En 1860, il se sentira trop fatigué pour entreprendre ce long voyage.

J'en finirai par deux mots :

- L'un adressé à sa mère le 7 avril 1842 :

Nous ne vivons que pour nos enfants. Je ne suis ni mère ni grand-mère mais je trouve dans mon cœur d'oncle des sentiments plus que paternels, et je ne reculerai devant aucun sacrifice, lorsqu'il s'agira d'assurer le bonheur et le bien-être de mon neveu et de ma nièce, qui méritent tant l'un que l'autre tout notre intérêt.

- Le second est adressé à Eugène de BOISGELIN, le 22 mai 1849 :

*J'ai trouvé bien courts les moments que j'ai passés dans la famille, ...
Cela a été le sacrifice de toute ma vie, auquel je ne me suis jamais accoutumé. Il n'en est que plus méritoire.*



Bertrand MORARD nous avait transmis cette conférence qu'il avait certainement à Obra.
Bertrand est décédé à Aix-en-Provence, le 29 février 2024.